

VOYAGE

A MÉROÉ

ET

AU FLEUVE BLANC.

SE TROUVE A PARIS,

Chez {
DEBURE frères, Libraires du Roi et de la Bibliothèque
du Roi, rue Serpente, n.º 7.
TILLARD frères, Libraires du Roi de Prusse, rue Haute-
feuille, n.º 7.
TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Bourbon,
n.º 17.

VOYAGE
A MÉROÉ, AU FLEUVE BLANC,
AU-DELÀ DE FAZOQL

DANS LE MIDI DU ROYAUME DE SENNÂR,
A SYOUAH ET DANS CINQ AUTRES OASIS ;

FAIT DANS LES ANNÉES 1819, 1820, 1821 ET 1822,

PAR M. FRÉDÉRIC CAILLIAUD, DE NANTES,
ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE MARSEILLE, MEMBRE DE CELLE
DE LA LOIRE-INFÉRIEURE, ET DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Accompagné de Cartes géographiques, de Planches représentant les monumens de ces
contrées, avec des détails relatifs à l'état moderne et à l'histoire naturelle.

DÉDIÉ AU ROI.

TOME TROISIÈME.



IMPRIMÉ
PAR AUTORISATION DU ROI,
A L'IMPRIMERIE ROYALE.

1826.



9040-2536

VOYAGE

A MÉROÉ, AU FLEUVE BLANC

ET

A FAZOQL

DANS LE MIDI DU ROYAUME DE SENNÂR.

CHAPITRE XL.

Latitude d'Abqoulgui; description du lieu. — Torrent. — Fouille des sables aurifères. — Instrumens d'exploitation des Nègres. — Lavage des sables aurifères. — Surprise; combat contre les Nègres; expédition contre les fugitifs. — Combat; approche des Gallahs. — Nègres captifs. — Leur chef; récit sur l'exploitation de l'or. — Expédition pour la recherche de l'or. — Captivité des Nègres. — Village; description. — Munitions enlevées par les habitans. — Perte de vingt-cinq hommes. — Autre excursion contre les Nègres. — Gisement des sables aurifères.

A Abqoulgui, je pris plusieurs hauteurs méridiennes de la grande ourse, dont la moyenne place ce petit village par 10° 38' 45" de latitude nord, et par 32° 33' 10" de longitude estimée. Les habitations éparses qui le composent sont

situées sur un coteau élevé qui domine tous les environs, et d'où la vue s'étend sur plusieurs autres coteaux plus ou moins boisés et couverts aussi d'habitations isolées. Au sud, on découvre dans le lointain la montagne Mafis, et à l'ouest la longue chaîne des monts Obeh. Le lieu que nous occupions et qui tire son nom du torrent Abqoulgui, creusé à peu de distance, semble être le point central de la province de Qamâmyl, qui a deux journées d'étendue : son territoire est arrosé par le Toumat, rivière qui court nord et sud, et par une grande quantité de torrens plus ou moins profonds qui y affluent : le sol en est d'argile, très sablonneux et rocailleux, et par-tout pénétré d'oxide de fer. Cette province est réputée la plus riche en substances aurifères, et celle où les nègres se livrent avec le plus d'activité et de succès à la recherche du précieux métal qu'elle recèle.

Ce jour-là, 19 janvier, le pacha me donna une escorte et un guide pour me conduire sur les lieux où les indigènes étaient censés avoir établi leurs exploitations. A un demi-quart de lieue, au bas du coteau, nous trouvâmes le torrent d'Abqoulgui, large de 20 à 30 pas, très-profond, où il y avait encore de l'eau ; il vient

du sud-est et va joindre le Toumat. Dans le lit même de ce torrent, et sur ses bords, j'aperçus des excavations peu profondes; auprès étaient des sébiles en bois, des pieux en bois aussi, ustensiles employés par les nègres pour la recherche et l'extraction de l'or, et qu'ils avaient abandonnés la veille, en voyant arriver les Turcs. Je descendis dans l'une de ces excavations, en posant les pieds sur des piquets de bois fichés en terre à droite et à gauche: un homme pouvait difficilement s'y introduire, tant l'ouverture était étroite. Ce puits, creusé jusqu'au roc, avait six mètres de profondeur. Là une petite galerie avait été commencée: je ramassai une certaine quantité du sable ferrugineux qu'elle contenait, et j'en fis le lavage dans les sébiles que j'avais sous la main. D'abord se dégagea l'argile; puis je trouvai une quantité de fragmens anguleux ou roulés de diverses roches, amphiboles, pétrosilex et autres; avec le dernier sable quartzeux se montra le fer oxidé en grain assez commun; puis, au fond du vase, une plus grande quantité de fer titané [purette de Gènes]: sur cette poudre noire, les parcelles d'or natif d'un beau jaune se reconnaissaient facilement; vu la pesanteur de ce sable, il est difficile de les en séparer. Nous

revinmes au camp, et je portai au pacha toute ma récolte, qui consistait en un grain pesant de parcelles d'or. Il ne parut pas enchanté d'une si riche trouvaille; quoi qu'il en fût, nous remimes au lendemain à faire de plus amples recherches.

Le 20, le pacha prit 30 hommes d'escorte, son maître mineur, quelques ouvriers, et nous allâmes au torrent d'Abqoulgui. Je dispersai quelques-uns de ces derniers sur divers points et leur fis ouvrir de nouvelles excavations; j'en occupai d'autres à continuer celles qui étaient commencées; on m'apportait les terres au bord de l'eau, où je les lavais : chaque opération ne me fournissait que quelques molécules d'or. Le pacha, impatient de n'en point voir paraître de gros morceaux, se dépitait, et parlait déjà de décamper bien vite; il avouait que ce que je lui avais prédit commençait à se réaliser. Les Turcs prirent des sébiles, et tous, à mon exemple, se mirent à laver le sable : mais sans doute ils s'y prenaient mal; car, moins heureux que moi encore, ils vidaient leurs jattes sans y trouver même un atôme de ce métal tant désiré. Les puits que je voyais ici étaient si peu de chose, que je supposai qu'il devait y en avoir de plus

considérables, et j'engageai le pacha à en ordonner la recherche. Comme aucun de nos guides ne connaissait bien le pays, le prince conçut le projet d'envoyer des troupes à la poursuite des nègres, pour obtenir de ceux que l'on prendrait des renseignemens qu'il était presque impossible de se procurer sans cela. Nous revînmes de bonne heure au camp. Ce jour-là, un centaine de Turcs s'étaient réunis pour aller en maraude dans les environs; il fallait bien qu'ils se procurassent par la violence des moyens de subsister, puisqu'on n'avait fait aucune distribution de vivres depuis le départ de Sennâr. A une lieue du camp, ils trouvèrent un village où ils n'aperçurent d'abord que quelques nègres, sur lesquels, se croyant en force et tentés par la vue de quelques bestiaux, ils fondirent avec impétuosité. Tout-à-coup il en sortit des cabanes une foule d'autres. Les maraudeurs s'étaient trop avancés pour reculer: ils firent bonne contenance et tirèrent sur cette nuée de pauvres gens. Plusieurs de ces derniers, qui avaient des lances, accoururent bravement les jeter sur leurs injustes agresseurs, et s'enfuirent ensuite avec la rapidité de l'éclair. Les Turcs ramenèrent au camp le soir quelques bestiaux et du dourah: trois

des leurs avaient été tués; une vingtaine de nègres étaient restés sur la place.

Le 21, le pacha envoya de ce côté quatre cents hommes commandés par Haggi-Hammed; ils retrouvèrent les nègres, qui opposèrent une assez vigoureuse résistance. Cinquante restèrent au pouvoir des Turcs; il y en eut autant de tués: on sut plus tard que ceux qui s'étaient enfuis, ayant gagné une montagne où ils se croyaient en sûreté, y furent pris le même jour par une troupe de Gallahs. Ceux-ci étaient sans cesse à la poursuite des malheureux nègres de ces contrées, et dans ce moment ils ne se trouvaient qu'à cinq ou six lieues du camp d'Ismaïl. Cette circonstance sembla lui faire ouvrir les yeux: depuis long-temps nous étions dans le voisinage de l'Abyssinie sans que le pacha eût daigné y envoyer une ambassade; les Abyssins, ignorant les intentions du prince, pouvaient lui faire coûter cher cette négligence. Les méliks Dourâr et celui du Fazoql vantaient beaucoup la valeur des Abyssins, avec lesquels ils avaient eu des guerres à soutenir. Nous ne pouvons mieux comparer leur nombre, me disaient-ils, qu'à celui des arbres dont vous voyez toute l'étendue du pays couverte. Ils sont armés de fusils

à mèche. Connaissant la faiblesse des moyens que les nègres peuvent leur opposer, ils viennent les surprendre la nuit, et toujours ces attaques sont couronnées du succès.

Je parlai au prince de ces particularités; et je lui dis en même temps que ce serait pour moi une grande satisfaction, s'il me permettait d'accompagner ses ambassadeurs, au cas où, comme je le pensais, il se déciderait à en envoyer. Il se récria hautement sur l'inconvenance d'une pareille démarche, qui ne pouvait entrer dans ses vues*.

J'ai dit qu'Haggi-Hammed avait été chargé de la conduite d'une expédition. Il revint le soir avec cinquante prisonniers, quelques bestiaux et une bonne provision de dourah. Il y avait parmi ces prisonniers, des femmes de tout âge: ils étaient tous attachés à la queue des chevaux et trainés dans la poussière; ces malheureux, dévorés par la soif, poussaient des cris lamentables et demandaient de l'eau. On les conduisit tout près de ma tente; et je fus assez heureux pour en

* Si par la suite le pacha se fût maintenu et fortifié dans la haute Nubie au Kourdoïan, et qu'il eût conquis le Darfour, comme il en avait le projet, je n'aurais pas été étonné de le voir un jour, aveuglé par l'ambition de nouvelles conquêtes, porter ses armes en Abyssinie; ce qui eût amené infailliblement sa perte.

soulager quelques-uns, en les faisant boire moi-même ; car les hommes avaient les mains liées derrière le dos, et ils étaient séparés de leurs femmes : celles-ci, par leur jargon et par leurs gestes, me comblaient de remerciemens ; l'une d'entre elles, voyant que les soldats les dépouillaient de leurs parures de verroterie, détacha son bracelet (vol. II, pl. LVII, fig. 19) et me le mit aussitôt dans la main, pour reconnaître le service que j'avais rendu à son mari en lui donnant un peu d'eau. Ces femmes portaient un petit morceau de toile de coton autour des hanches : c'était tout leur vêtement (*voyez* pl. IV). J'en remarquai une qui avait un cercle d'étain passé dans les narines : une plaque, qui y était suspendue, lui couvrait la bouche ; une autre plaque du même métal, suspendue à la lèvre inférieure, lui couvrait en partie le menton. Les hommes, comme ceux d'Aqarô, portaient au bas des reins une peau de chèvre, attachée par-devant. L'un d'entre eux me confia qu'il était venu chaque soir roder autour du camp pour voir ce que faisaient les soldats dans leurs tentes. Ainsi ces nègres, avec un peu d'audace et de résolution, auraient pu nuitamment fondre à l'improviste sur nous, et avoir bon marché d'un ennemi que ses armes

seules rendaient redoutable pour eux ! Cette idée faisait frémir ; et cependant , au mépris de la leçon qu'Ismâyl avait reçue au mont Tâby , toute mesure de précaution et de vigilance pour la garde du camp pendant la nuit continuait à être complètement négligée. Il se trouvait parmi les prisonniers un chef de tribu ; il était vêtu d'une chemise , unique marque de sa dignité. Le pacha , usant de politique , affecta de le bien traiter : il le fit couvrir d'un guïbeh ou doliman de serge rouge ; ce costume , dont la couleur éclatante tranchait sur le noir de sa peau , parut si étrange aux yeux de ses compatriotes , qu'ils auraient ri de bon cœur , si le souvenir de leur triste position le leur eût permis ; les femmes sur-tout semblaient s'amuser de le voir accoutré de la sorte. Quant au pauvre cheykh qui était l'objet de cet honneur insigne , on devinait à sa contenance qu'il eût infiniment mieux aimé garder sa chemise sale.

Ismâyl le questionna devant moi sur les lieux où les habitans du pays allaient chercher l'or , sur la quantité et la grosseur des morceaux qu'ils en recueillaient. Pour qu'il ne lui prît pas envie de dissimuler , il le prévint que , s'il ne disait pas la vérité , il lui ferait sans rémission trancher la tête , dès qu'il aurait acquis la preuve de son

imposture. Cet homme, tout tremblant, ramassa à terre des graviers de la grosseur d'un haricot, et, les montrant au prince, il lui dit que, lors de la saison des pluies, ils en trouvaient quelquefois des morceaux de ce volume, dans les creux qui existent dans le lit ou sur les bords des torrens; mais qu'en général ils se procuraient ce métal en poudre, par le lavage des sables dans les jattes que nous avions vues. Il indiqua divers endroits réputés dans le pays pour être les plus favorables à ce genre de recherches. Ismâyl remit au lendemain à les visiter. Le 23 janvier, le chef nègre nous conduisit sur un autre point du torrent d'Abqoulgui. D'après mon conseil, le pacha fit conduire avec nous quelques autres nègres, afin de voir de quelle manière ils s'y prenaient pour le lavage des sables. Nous passâmes là les trois quarts de la journée en recherches, et elles ne furent pas plus fructueuses que les précédentes; mais je ne vis pas sans beaucoup d'intérêt l'intelligence que nos nègres mettaient dans leurs opérations, et la dextérité avec laquelle ils maniaient leurs sébiles ou creusaient des puits en se servant de simples pieux de bois : le fer, trop rare et trop cher chez eux, n'était employé que pour des outils à fendre, ou pour faire quelques

objets de parure, tels que bagues et bracelets. Le 24, le chef nègre proposa de nous mener dans un autre lieu plus éloigné, d'où les indigènes retiraient aussi de l'or. Le pacha y consentit; mais il résolut de faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire, de profiter de l'occasion pour tenter de prendre encore quelques nègres. En conséquence, il prit avec lui quatre cents hommes de cavalerie, les seuls qui fussent encore propres à faire un bon service, et nous nous dirigeâmes dans le nord-est. Les prisonniers qui devaient nous guider dans nos recherches, avaient le cou emboité dans des fourches de bois, dont l'extrémité était tenue par des Turcs à cheval (pl. II et III, vol. 1). Ces malheureux, meurtris par les secousses que leur donnaient leurs farouches conducteurs, auraient préféré la mort à ce traitement cruel : dans leur désespoir, ils se jetaient par terre, et, s'obstinant à ne plus marcher, demandaient comme une faveur qu'on leur ôtât la vie. Mais leurs bourreaux, loin d'éprouver quelque émotion, les frappaient à coups de plat de sabre, jusqu'à ce qu'ils se remissent sur pied.

Le sol ne présente qu'une suite de coteaux couverts d'arbres divers, parmi lesquels je distinguai une espèce de sycomore portant